

L'HISTOIRE DE MIDWINTER

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	1
L'HISTOIRE JUSQU'À MAINTENANT.....	2
2040.....	2
2045.....	3
2056.....	4
2060.....	4
2060 : LES PREMIERS JOURS.....	5
2063 : LES PREMIÈRES ANNÉES.....	7
2070 : L'ÎLE GRANDIT.....	8
2081 : LA GÉNÉRATION SUIVANTE.....	9
2089.....	10
2095.....	10
2099.....	11
LE JEU.....	11

L'HISTOIRE JUSQU'À MAINTENANT

Le Vendredi 8 septembre 2039, le bulletin du début de soirée de la radio de New York rapporta qu'on avait vu une lumière blanche très rapide, se déplaçant vers l'est au-dessus de la Floride. Les témoins oculaires clamaient que la taille et la vitesse de la lumière éliminaient la possibilité qu'il s'agît d'un avion militaire ou commercial connu. Étrangement, la plupart semblaient heureux d'espérer que c'était une forme de vie étrangère, ranimant des contes de leur jeunesse, et en même temps donnant aux médias une histoire bien nécessaire. Ils voulaient que les politiciens se sentent soulagés, célébrant sans fin le centenaire du début de la dernière Guerre Mondiale, taxée par le nouveau président de la Fédération Européenne comme "la célébration de cent ans d'alliance globale." Comme toujours les politiciens préférèrent continuer leurs travaux, tels que leurs politiques environnementales unies, qui semblaient contrecarrer l'effet de serre, et ignorent la guerre froide diplomatique encore présente dans de nombreuses régions du monde. Cette lumière dans le ciel était sur le point de donner à la « guerre froide » une connotation totalement différente.

Les ondes de chocs furent senties aussi loin que Londres ou Sydney. À Beijing et à Bombay, les bâtiments étaient rasés, et près de l'épicentre, sur la frontière orientale de la Birmanie, il y avait peu de chance de survivre au souffle initial. Quarante-huit heures plus tard, un raz-de-marée frappa la côte occidentale de l'Amérique du Nord, et la lumière du jour ne vint jamais au-dessus de Moscou.

La tension politique monta alors que les nations recherchaient l'agresseur, demandant une rétribution rapide. En dépit d'avoir des centaines de milliers de personnes tuées, l'Union Soviétique était observée nerveusement par l'ouest. Et bien que les secteurs les plus peuplés du littoral occidental inondé des États-Unis ne pouvaient pas être contactés par Washington, le Kremlin pointait un doigt accusateur sur le Pentagone. Les peuples de l'Asie et des îles Pacifiques ont lutté pour la survie, où on rapportait que des millions de gens avaient péri dans des villages, villes et cités noires, ravagées par le raz-de-marée, où régnait le chaos. Les alliances s'émiettèrent au moment où elles étaient le plus nécessaires - l'homme était sur le point d'aller faire la guerre avec la terre.

Les satellites prouvèrent aux superpuissances que la dévastation provoquée par l'explosion était équivalente à dix mille mégatonnes de bombes à hydrogène. Plus de cent kilomètres carrés de forêt avait été ravagés ; des bâtiments brûlés et carbonisés étaient en ruines jusqu'à 300 kilomètres du souffle ; il n'y avait aucun signe de vie humaine. Des millions de tonnes de saleté et de poussière avaient été éjectés dans l'atmosphère, couvrant déjà la moitié du globe, et se propageant. Hors du bleu, un autre holocauste s'était produit.

Ce ne fut pas avant le Noël suivant que les histoires commencèrent à émerger de la Chine, racontant cette nuit terrifiante où tout avait commencé par « la boule du feu venue de l'espace ». Le bouche à oreille fit passer des contes sur des millions de morts après qu'une roche géante se soit écrasée sur Terre pendant la nuit. Les nouvelles allaient dans le sens des théories comme quoi la détonation d'une énorme arme nucléaire ne pouvait pas avoir eu lieu en raison de l'absence de toute quantité significative de retombées radioactives. Elles prouvèrent au monde qu'il avait été heurté par une météorite d'énormes proportions, et que ses effets se feraient sentir pendant encore longtemps.

2040

La récolte de grain de l'année suivante fut en grande partie détruite en Union-Soviétique à cause des retombées sur terre de milliers de tonnes de débris, et de l'obscurité totale qui avait seulement commencé à apparaître. Le Kremlin, pendant plusieurs années, avait rempli leurs magasins de grain, pendant que la technologie agricole occidentale s'était largement répandue après le lever du rideau en fer dans les années 90, et il était sûr qu'ils pourraient survivre à une année anormale. Ce qui lui semblait plus inquiétant était les nouvelles comme quoi la toundra des plaines sibériennes semblait accuser une baisse cruelle de température, qui s'étendait vers le sud.

Des pays européens dans des latitudes élevées s'inquiétèrent aussi alors que les températures étaient restées à celles habituellement mesurées en février pendant tout l'été – et commençaient maintenant à chuter encore. Le gouvernement écossais avait fait appel à ses contre-parties à Londres pour permettre à ses ressortissants le libre accès à travers la frontière, vers les régions plus chaudes de l'Angleterre méridionale, ce qui fut refusé car le secteur, d'après le siège social, « devenait dangereusement surchargé ». Les pays méditerranéens

avaient constaté que leurs économies menaçaient de s'effondrer, sans le commerce dû au tourisme, et le Nord-Est de l'Afrique est était toujours sérieusement inondé à des centaines de miles de chaque côté du Nil.

Les guerres religieuses du Moyen-Orient s'intensifièrent, car les États arabes se rendirent compte qu'en dépit de leur immenses richesses, personne ne voulait plus exporter de produits chez eux, car ces mêmes produits étaient nécessaires dans leur pays d'origine. L'Australie et la Nouvelle-Zélande furent inondés de réfugiés qui avaient survécu en Asie du Sud-Est et dans les îles Pacifiques, et avaient fait une traversée laborieuse par des moyens très variés. Mais c'était aux États-Unis et au Canada que la disparition de la loi et de l'ordre était la plus importante.

Le président des États-Unis, conformément à l'avis des scientifiques de haut niveau, avait décidé d'aller expliquer à la télévision nationale à quoi il fallait s'attendre au sujet du climat mondial pour les dix prochaines années. Les journaux du lendemain titrèrent « la poussière de diamant achèvera la vie telle que nous la connaissons », comme tous les effets du refroidissement global devenaient connus. Des centaines de milliers d'immigrés canadiens cherchaient l'abri au nord des États-Unis, essayant d'échapper aux températures en chute qui avaient conduit la majeure partie de sa population aussi loin vers le sud que Toronto, et les américains se préparaient à défendre leur territoire. Ailleurs dans le pays les magasins étaient pillés à la recherche de produits alimentaires en conserves, et l'armée était déployée dans les rues des villes. Puis les Marines envahirent le Mexique.

2045

Au cours des cinq années suivantes, la température moyenne à travers l'Europe chuta à 2°C, gelant souvent les fleuves principaux. Dans toute la Scandinavie, et à travers les Pyrénées et les Alpes, d'immenses secteurs de pergélisol et de glace se développèrent. Les moissons échouèrent à plusieurs reprises, et les gens essayaient en vain de voyager d'un pays à l'autre à la recherche de conditions de vie plus clémentes. Les tentatives de cultiver de grandes régions d'Afrique réussirent en partie, et les nations modernisées regardaient voracement les pays appelés autrefois du « Tiers-Monde ». Sur le continent américain, les peuples des États-Unis suivaient leurs troupes vers le sud, laissant derrière eux famine et terres gelées. Les habitants de l'Union-Soviétique n'avaient nulle part où aller - au sud se trouvaient les secteurs les plus endommagés de l'Asie, et au nord, des glaciers en pleine expansion. Certains parvinrent à s'échapper en Europe de l'ouest, mais une guerre féroce faisait maintenant rage le long des frontières du Bloc oriental avec l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie réunifiées. Les économies de tous les pays concernés tombaient en morceaux sous la contrainte des manques de nourriture et des conflits militaires. L'homme commençait à ignorer sa bataille avec la terre pendant qu'il combattait avec lui-même. Alors la terre déploya sa puissance de feu.

Pendant la moitié de la décennie, les politiciens avaient été avertis par les savants que les conditions empireraient avant de s'améliorer. Les politiciens rendirent hommages à leurs demandes d'injection massive de fonds dans la recherche climatique, en leur offrant des encouragements plutôt que de l'argent, qui fut détourné pour des buts militaires et agro-scientifiques. Le prix était sur le point d'être payé pour avoir ignoré leur véritable ennemi.

L'Amérique du Sud, en dépit de ses millions d'habitants morts, put maintenir son niveau de population car les réfugiés arrivaient en groupes depuis les États-Unis à travers le Mexique. On aurait presque dit que la Terre pouvait sentir la concentration des gens sur l'isthme américain central quand, en décembre 2045, alors que les températures globales restaient tout le temps basses, la contrainte qui s'était construite entre les l'isthme mexicain et les plateaux sud-américains se libéra. La terre frissonna, se souleva, remua et se déchira pendant dix jours, répandant de la lave sur les habitants et crachant de la poussière volcanique haut dans l'atmosphère, noircissant à nouveau les cieux dans un cruel rappel des événements qui avaient plongé la première fois le monde dans le chaos, aggravant ses effets.

Les répercussions du tremblement de terre s'étendirent rapidement, pendant que les dorsales sub-océaniques s'élargissaient, et que des volcans endormis se réveillaient à travers l'Europe, et vers le bas dans le bassin Pacifique. La vue la plus spectaculaire s'est produite près du joint triple des plateaux africain, nord-américain et eurasién, 2000 kilomètres au large des côtes du Portugal, où une chaîne d'îles, depuis Madère jusqu'aux Açores, s'éloigna comme une rangée des bougies romaines à un feu d'artifice. Les rares qui survécurent aux orages initiaux et à l'inondation des îles se sauva pour regarder depuis le continent portugais, d'où les plumes de cendre et de poussière étaient clairement visibles. Des taches de chaleur incontrôlable piquetaient rapidement le globe congelé.

2056

L'hiver 2056 vit les températures de Londres chuter, et rester au-dessous de -25°C . Les précipitations à travers certaines parties de l'Europe méridionale atteignirent un total de 10 mètres pendant l'année, gelant pendant qu'elles tombaient, et accélérant la formation des feuilles de glace, pendant que les glaciers rampaient vers sud. Le niveau de la mer avait baissé de plus de 500 mètres par endroits, créant de véritables falaises là où s'étaient trouvées des plages en pente, alors que les masses de terre gelées se levaient. La feuille de glace en Amérique du Nord s'était étendue vers le sud jusqu'au Kentucky, submergeant la plus grande part du continent nord-américain sous un manteau de glace d'un millier de mètres d'épaisseur. La feuille de glace scandinave couvrait le Danemark et approchait de la Pologne et de l'Allemagne. En Grande-Bretagne le secteur au-dessus d'une ligne du Wash jusqu'au Cheshire était sous une glaciation permanente. Le paysage de l'hémisphère nord avait complètement changé. Des milliards de gens étaient morts de froid, de faim et à cause de la guerre. Dans les tropiques 300 millions de personnes vivaient une existence plus proche des périodes médiévales que du vingt-et-unième siècle.

La terre se calmait, et ses habitants, ayant appris que quand la planète commandait, ils devaient obéir, devenaient plus paisibles. Les vieilles structures politiques étaient décomposées. Les nations s'étaient fragmentées en petites communautés peu étendues, fouillant pour trouver de la nourriture. Les seules frontières non franchies étaient celles entre les terrains de chasse, défendues à mort par des gens luttant pour leur survie. Pendant que la température tombait, le temps s'épuisait pour l'humanité, et elle n'avait aucun endroit où se cacher.

2060

Les conditions de détérioration avaient mené à un déplacement continu des peuples de nombreuses terres vers l'équateur. La plupart de l'Europe méridionale, autour de la Méditerranée, était fortement surpeuplée, et le manque de l'espace habitable, comme le manque de nourriture devenait aigu.

Là où le niveau de la mer était nettement tombé, des terres à occuper furent créées, mais les côtes de la France, de l'Espagne et du Portugal ôtaient tout espoir aux milliers de réfugiés quotidiens d'obtenir un passage vers l'asile de l'Afrique en bateau, ou de réussir à traverser la terre qu'on disait se soulever hors de la mer à travers le détroit de Gibraltar.

Les propriétaires de bateaux vendirent des places sur des embarcations périmées et surchargées, dont beaucoup n'avaient jamais fait de voyage difficile. Quelques réfugiés irrités mirent ceci sur le compte du poids d'argent transporté par les bateliers, qu'on trouvait souvent assassinés ou battus, avec l'argent et le bateau volés. Les tentatives de profiter du nouveau commerce touristique n'étaient pas, dans l'ensemble, particulièrement réussies.

Près de la ville côtière portugaise de Viana do Castelo, Carlos Garcia, dix-sept ans, attendait en scrutait les cieux dans le champ de blé de son père, qui n'avait pas vu de récoltes depuis six ans. Plissant les yeux contre le soleil couchant, il remarqua un point minuscule vacillant dans le lointain. L'homme du Danemark était en retard.

Le Jaguar Tomahawk s'arrêta à cinq mètres de la route. L'avion vieux de cinquante ans tourna à quatre-vingt-dix degrés et entra dans l'étable qui lui servait de maison. Carlos lui courut après dans l'obscurité.

□

« Les portes. Fermez les portes ! » cria le pilote en sortant de l'appareil, ses cheveux blonds sauvages semblant aussi excités que ses mots. Il reprit son souffle, et étreignit le garçon.

« Je pense que nous l'avons trouvée », chuchota-t-il.

Ils se regardèrent fixement dans la froide obscurité, leur respiration envoyant des nuages de condensation vers le haut, alors qu'un deuxième homme sortait de l'avion à deux places.

« Bonjour Arthur », grimaça Carlos.

Arthur Randles se redressa de toute sa taille, expira, et salua.

« Jeune homme, prépare-toi pour une aventure. Le professeur et moi avons trouvé la terre promise. Nous allons en Atlantide. »

Les trois hommes se penchèrent au-dessus de la carte, et Arthur se gratta la tête.

« Ça a l'air tellement différent vu d'ici », dit-il, mesurant la côte portugaise avec sa main.

« Mais regardez ! Cette île est complètement nouvelle. Il n'y a aucune masse de terre assez grande qui soit indiquée. Ça devait être deux ou trois cents miles au large. »

« C'est vraiment l'Atlantide ? », demanda un Carlos à l'œil excité.

« Ça doit être les Açores », réfléchit le professeur. « Mais les Açores étaient un archipel, pas une île. »

« Quoi ? » dit Carlos, embarrassé par le langage utilisé par les hommes plus âgés.

L'Anglais expliqua : « Les Açores étaient un groupe de neuf petites îles, mais les mers autour d'elles étaient très peu profondes. Avec tous les volcans qui ont éclaté là-bas, et la chute du niveau de la mer, je suppose que l'île que nous avons vue pourrait avoir été les Açores. L'Atlantide s'est soulevée plus haut ! »

Le professeur fronça les sourcils. Vous auriez presque pu l'entendre penser, les roues de son esprit formant encore un autre plan. « Est-elle habitable ? » demanda-t-il, sachant la réponse.

Randles gesticula. « Ce dont nous avons besoin, c'est une source d'énergie. Des mines de chaleur. » Randles était un ingénieur qualifié, et aimait ouvrir son esprit et sa main à tous les aspects de la science.

« Rien n'est chaud nulle part, pas depuis la roche », offrit Carlos, désireux d'aider.

« La vieille Terre brûle toujours à l'intérieur » expliqua Randles. Il aurait pu dire n'importe quoi au garçon, vu son regard embarrassé.

« Oui, Olaf, je me rappelle. Des mines de la chaleur, comme en Islande. Particulièrement avec toute cette activité volcanique apportant la chaleur près de la surface... Y allons-nous ? »

« Nous devons quitter cet endroit. Il semble aussi bon que n'importe quel autre. Et si nous gardons le secret, peut-être seulement prendre une douzaine de personnes, nous pourrions tout juste survivre. Nous pourrions être les seuls. »

Il leur fallut six jours pour trouver un bateau approprié, et six heures pour le remplir. Carlos et sa sœur, Randles, le professeur Kristiansen, le propriétaire du bateau italien, un américain et son épouse, deux jeunes enfants japonais, un chasseur français (un ami de Carlos), une infirmière anglaise (sur le conseil du professeur), et son amie incroyablement attirante, Amelia (sur l'insistance de Randles).

Ce fut un voyage difficile. La cinquième nuit, avec des orages fouettant le chalutier 'Lindberg', un des enfants aperçut une lumière, rougeoyant avec une telle férocité que la majeure partie du ciel commença à s'éclaircir pendant qu'elles s'approchaient. Les falaises apparurent indistinctement hors de l'obscurité. Le propriétaire du bateau luttait contre les vagues de quarante pieds qui jetaient le navire implacablement vers le rivage. Un mouillage semblait hors de question dans de telles conditions.

« Ce serait un suicide d'essayer de se rapprocher ! » hurla Grazzini, sa voix à peine audible.

« Et nous serons fichus si nous restons en mer plus longtemps ! » cria Randles, alors qu'une énorme vague se brisait sur la plate-forme, comme pour souligner son point de vue, et leur situation désespérée.

« Dirigez-nous vers cette crique ! » supplia le professeur. « Ce sera peut-être plus calme sous l'abri des falaises ! »

« Pas la moindre chance ! Mais les mers décident que c'est notre destination. »

L'Italien se signa.

Comme il prit plaisir à le leur rappeler quelques heures plus tard, le professeur avait eu raison.

2060 : les premiers jours

Le 'Lindberg' put finalement se mettre à l'abri après une nuit fatigante, où plusieurs des hommes plongèrent dans les eaux glaciales, et grimpèrent au-dessus des roches déchiquetées. Dans la Crique Silencieuse (Quiet Cove), comme l'avait baptisée Kristiansen, il fut finalement possible de mettre la chaloupe à l'eau, et de débarquer les douze pionniers à terre, où ils se blottirent ensemble, épuisés et affamés. Ils dressèrent les tentes, allumèrent un feu, et mangèrent en abondance de la nourriture qu'ils avaient apportée.

Après quelques heures de repos, Randles, Kristiansen et Charles Stark, l'américain, partirent escalader les falaises et examiner la zone environnante. Carlos les supplia de venir avec eux, mais fut persuadé qu'il devait rester et surveiller les autres. Les hommes furent accueillis après leur escalade par la vue de trois montagnes

barrant l'horizon à l'ouest et au nord. Il y avait peu de végétation et aucun signe de vie. Vers le sud s'étendaient des miles de plateaux couverts de neige.

« Par où ? » demanda Stark.

« Dirigeons-nous vers le nord, vers la crête la plus élevée. Nous pourrions sûrement voir plus de choses de là-haut. » Randles s'habitua à assumer son rôle de chef.

Ils marchèrent lentement pendant environ une demi-heure, luttant contre les congères et le vent. La lueur omniprésente de la neige et le craquement de leurs pas dans la neige, dérangeant rythmiquement le silence assourdissant, étaient hypnotiques. Ils parlaient rarement, tous intimidés par le paysage.

Un grondement puissant tonna autour des sommets, et devant eux ils virent la neige commencer à glisser vers eux.

« C'est une avalanche ! » hurla Kristiansen.

Ils étaient pétrifiés. Parmi la neige croulante ils pouvaient apercevoir un point brun, se débattant alors qu'il tombait, et s'arrêtant finalement, environ deux cents mètres devant eux. La créature se remit à quatre pattes et laissa échapper un cri profond, avant de tourner la queue et de fuir.

« Qu'est-ce que c'était ? » demanda Stark, les yeux écarquillés.

« Ça ressemblait à un ours, mais ça ne pouvait pas en être un, pas ici ! » dit Randles, essayant de se convaincre lui-même aussi bien que ses camarades.

« Je pense que nous ferions mieux de repartir », bredouilla le professeur. Le voyage de retour fut fait en moitié moins de temps.

L'histoire fut racontée aux autres à leur retour, qui écoutaient avec stupéfaction. Même Stark, qui les avait fait rire avec ses anecdotes pendant la traversée, trouvait difficile de transmettre la taille du paysage blanc qu'ils avaient vu. Avec trois montagnes à décrire, ainsi que des miles de plateaux, tout devenait confus.

« Nous avons besoin de noms pour tout. Alors nous serions comme de vrais explorateurs », suggéra Amelia.

« Ma chère, nous sommes de vrais explorateurs. J'attends avec intérêt une aventure avec vous », dit Randles avec clin d'œil. Amelia rougit.

« Nous pourrions l'appeler la Montagne de l'Ours, Bear Mountain », gazouilla l'infirmière.

Bear Mountain elle devint. Tandis que les hommes commençaient la tâche laborieuse de décharger le bateau, les enfants furent maintenus occupés par la recherche de noms pour d'autres choses qu'ils avaient vues, discutant incessamment à leur sujet. Les montagnes les plus proches furent appelées Chute Blanche (White Fell), et Mme Stark les persuada d'appeler le pic restant Mont Charles (Mount Charles), comme son mari. Chacun voulut appeler quelque chose comme le nom du bateau, et comme aucun accord ne put être conclu, la mer et les terres en contre-bas furent appelées la Baie de Lindberg (Lindberg Bay) et le Plateau de Lindberg (Lindberg Plateau).

Le lendemain le groupe partit vers le sud, loin de la Montagne de l'Ours, et à travers le plateau de Lindberg. L'excitation augmenta quand ils aperçurent un ensemble des bâtiments à l'horizon.

« Ça ressemble à une colonie » dit Chabrun, le soldat français.

« Et il y a de la fumée », s'exclama Grazzini, se penchant en avant.

Ils avancèrent nerveusement à moins de trente mètres des six huttes en bois, et recherchèrent des signes de vie. Rien ne brisa le silence. Stark chuchota tranquillement à Kristiansen : « Je pense qu'on nous observe. »

Un déclic bruyant leur fit tourner la tête vers la droite, alors que Chabrun se jetait à terre, roulait et se redressait, couché sur la glace. Dans ses mains se trouvait un revolver.

« Baissez-vous ! » cria-t-il.

En un éclair ils furent tous à plat-ventre. Randles commença à se rendre compte que le déclic était le bruit d'un chien de pistolet qu'on armait, car Chabrun chuchota : « Vous aviez raison. Et qui que ce soit qui nous observe, il nous a bel et bien en joue. »

Randles réussit à faire une grimace forcée, plus en réponse à leur situation fâcheuse qu'à l'humour des soldats.

« Il y a quelqu'un ? » cria-t-il.

Après les plus longues secondes de sa vie, ce fut le soulagement.

« Dites-lui de jeter son pistolet », dit une voix calme depuis les ombres.

« Faites-le, Chabrun », dit sèchement Randles.

Il s'adressa à la voix invisible : « Nous sommes amicaux, nous ne voulons pas nous battre. »

« D'où venez-vous ? » demanda la voix.

Randles expliqua, assez longuement, leur arrivée du continent, ce qui fit sortir l'homme armé de sa cachette. Randles lui tendit sa main, qui fut chaleureusement serrée. L'étranger était décharné et tremblant.

« Vous allez bien ? » demanda l'infirmière.

« J'ai faim et froid, et notre bébé est en train de mourir », répondit-il, ses yeux fixant le sol.

« Je suis infirmière. Conduisez-moi à lui », dit-elle.

Son visage rayonnait alors qu'il décampa vers une des huttes. Tout le monde le suivit.

La vie de Victor Grice fut sauvée, et le groupe soulagé, et sa nourriture, furent chaleureusement accueillis par les quinze membres de la colonie du Plateau de Lindberg.

Les deux groupes passèrent de nombreux jours à échanger des contes de la vie sur le continent et de la vie sur l'île. Le chef des colons, Randolph Courtenay, était un exilé britannique, et lui et Randles s'entendirent comme larrons en foire. Courtenay expliqua que le début de l'âge de glace avait entraîné la chute dramatique du niveau de mer autour des îles des Açores, et qu'une prodigieuse activité volcanique avait accumulé la terre pour créer de nouvelles collines et des vallées glaciaires. Son village était une combinaison des voyageurs et des réfugiés échoués, et ils n'étaient pas au courant de la présence d'autres colonies sur l'île. C'avait été un coup de chance que le groupe de Randles ait débarqué où ils étaient, pour les deux parties.

Les colons pouvaient expliquer la géographie de l'île telle qu'ils la connaissaient. Les îles des Açores de Pico, Sao Jorge et Terceira formaient maintenant les plus hautes montagnes, avec une excroissance volcanique énorme dominant le sud-ouest de l'île. La côte était une combinaison d'anses, de criques et de larges baies, mais aucun bateau n'avait été vu mouiller. Ils avaient vu un avion qui volait à basse altitude environ une semaine plus tôt.

Ils n'avaient aucune source de puissance autre que le feu, et ils chassaient quelques animaux sauvages, mais ils devenaient moins nombreux. La pêche était difficile sans bateaux, bien qu'ils aient vu des phoques dans une crique au nord, et des loutres dans les lacs au sud. La vie était rude dans la petite communauté, et ils expliquèrent qu'ils seraient heureux que les nouveaux venus restent aussi longtemps que possible, ensemble pour joindre leurs forces comme une colonie plus grande.

Randles était heureux de se reposer pendant quelque temps après le long voyage. Il était sensé de créer un grand groupe, car les tâches pourraient être facilement divisées, et cela ferait une base parfaite pour la chasse et l'exploration. Et cela lui donnerait un peu de temps pour connaître Amelia.

2063 : les premières années

Au cours des deux années suivantes, la région du sud-est de l'île fut explorée, et s'avéra contenir une faune importante. Des loutres, des phoques, des oies des neiges et des castors furent tous chassés, et de petites zones d'épicéas et de pins furent trouvées, dans lesquelles on remarqua une certaine végétation comestible. Les enfants appréciaient chaque nouvelle découverte, car cela leur donnait un nouvel emplacement à nommer. Deux nouveaux-nés, Charles Ambler et Konrad Rudel, étaient le centre de beaucoup d'attentions, et les amitiés et les marques de confiance fleurirent au sein de la communauté, pour ne pas mentionner une romance croissante entre Randles et Amelia.

Kristiansen eut une réunion de travail avec le Docteur Nansen, un chimiste suédois, et ils travaillèrent avidement sur des arrangements pour la culture des récoltes et une source de puissance. Ils savaient que les approvisionnements de nourriture chassés étaient limités, et que, avec le climat qui risquait d'empirer, une autre source de chaleur que le feu était essentielle. Kristiansen était sûr que l'activité volcanique signifiait à coup sûr que la chaleur utilisable devait être près de la surface, mais sans turbine il serait difficile de la capter. Nansen avait conçu un système de récoltes grandissantes sans ensemencement dans la terre, à petite échelle. En nourrissant les graines dans l'eau, il était possible de moissonner les haricots comestibles par un système connu sous le nom de culture hydroponique. La colonie subsistait, si ne prospérait pas.

Il était difficile d'explorer la terre qui avait été au-dessus de niveau de la mer vingt ans plus tôt, car elle signifiait un voyage ardu dans un territoire qui avait été sali avec les restes des habitations précédentes, et en dépit du froid extrême, les scientifiques étaient conscients des risques de maladie et d'infection. Ce fut en mai 2063, lors

d'une telle exploration dans les collines de l'ouest des montagnes de Terceria, qu'on fit une découverte étonnante.

Les quelques bâtiments qui avaient résisté aux troubles des vingt années précédentes étaient enterrés profondément sous la neige et la glace compacte. Tout en descendant dans la Vallée des Imbéciles (Vale of Fools), François Revel, à l'arrière de l'équipe de surveillance, tomba à travers la neige molle dans un ravin caché, où il demeura immobile. Les autres hommes, dans leur hâte de l'atteindre, causèrent la chute de plusieurs pieds de neige au-dessus de lui. Il fut enterré.

Ils luttèrent frénétiquement pour le sauver, creusant avec leurs mains nues, et l'appelant. Par la suite ils creusèrent vers le bas sur une profondeur d'environ dix pieds, où ils le trouvèrent, à peine vivant, étendu sur le toit plat d'un bâtiment submergé. Il fut transporté dehors emmené au Docteur Nansen, qui ne diagnostiqua aucune blessure, mais une souffrance due au froid extrême. L'équipe retourna rapidement au Plateau de Lindberg, où Revel pourrait recevoir les soins experts de l'infirmière Maddocks, mais pas avant que le professeur ait soigneusement marqué l'endroit où l'incident s'était produit. Les autres pensaient qu'il s'agissait d'une précaution sensible, pour avertir d'autres personnes du danger. Le professeur avait d'autres idées : il reviendrait pour examiner le bâtiment.

L'examen suivant apporta la découverte la plus significative faite pendant la colonisation de l'île. Cela prit presque une semaine pour nettoyer suffisamment la neige claire afin de permettre l'accès, qui était encore difficile car l'intérieur du bâtiment était rempli de poussière blanche congelée qui s'était infiltrée partout. Pour la plupart des colons le bâtiment ressemblait à une usine délabrée. Pour les scientifiques c'était un vrai trésor. De la machinerie laissée dans le bâtiment sans étage, le professeur déduisit que son but avait été la fabrication de vélos à moteur qui avaient été le moyen de transport le plus commun aux Açores avant l'impact de la météorite. Mais le plus passionnant était le fait qu'il ait eu son propre générateur, maintenant ancien, mais apparemment intact.

2070 : l'île grandit

Le générateur devait être la clef qui débloqua les problèmes de développement de la technologie pour survivre dans le climat rude. Il donna les moyens d'aménager la puissance de la chaleur au niveau du sol, et de l'utiliser pour faire fonctionner les machines sur lesquelles l'équipement pouvait être construit. Cela prit trois ans pour édifier la première mine de la chaleur, dans la Vallée du Cheval Blanc (White Horse Valley), et deux ans pour la faire fonctionner. Enfin la puissance fut lâchée pour la construction de transports, de bâtiments et d'armes, et avec eux la colonisation supplémentaire de l'île.

Les colons se sont déplacèrent vers l'ouest à travers l'île, enfin prospères pendant que les usines hydroélectriques étaient développées, de nouveaux villages furent construits, et nouvelles vues découvertes. Il y eut des mariages, y compris celui d'Arthur et d'Amelia Randles, des naissances, y compris des fils des Revel, des Stark, et des Chabrun nouveaux-mariés, et la triste mort de Randolph Courtenay. Arthur Randles construisit autour de lui une équipe de chefs forts, chacun aidant au développement des colonies, et enseignant aux jeunes les techniques de construction, de fermage et de chasse. Des mines de la chaleur furent descendues à la Tête d'Orage (Storm Head), aux Montagnes du Tonnerre (Thunder Mountains), dans la Vallée de l'Oie de Neige (Snowgoose Valley) et dans la Vallée Brillante (Shining Valley), et le professeur et le Docteur Nansen travaillèrent inlassablement pour développer les buggies motorisés afin de permettre aux communautés en plein épanouissement d'avoir des accès plus faciles entre les unes et les autres, à travers les centaines de miles maintenant découvertes.

La vie s'améliorait pour ces aventuriers courageux. Ils commençaient à penser à l'île comme leur maison, et avec chaque nouvelle naissance, le sentiment d'un futur lumineux sur l'île s'accroissait. Il n'y avait aucun contact avec le continent ; pas plus qu'il n'était possible d'y retourner. Le 'Lindberg' fut troué et coulé pendant qu'il naviguait près de la Tête du Diable (Devils Head), dans la Baie de la Dynamite (Dynamite Bay), quand il heurta probablement une mine abandonnée plus de vingt ans plus tôt - l'île était paisible, mais elle n'oubliait pas de rappeler de temps en temps que l'homme de guerre combattait ailleurs sur le globe.

2081 : la génération suivante

La population de l'île approchait maintenant cinq cents personnes, et, avec un âge moyen d'environ douze ans, la société était très différente à celle à laquelle étaient habitués les colons plus âgés. Le taux de natalité était haut, et prendre soin des enfants prit une grande partie du temps des femmes.

En conséquence, on enseignait rapidement aux enfants masculins les compétences requises pour la survie sur l'île, et ils commençaient à les travailler. Ils étaient bien plus versés en survie que plusieurs de leurs aînés, n'ayant jamais connu d'autre style de vie, et exploraient l'île de façon experte ; pour maîtriser l'environnement ils devaient connaître son fonctionnement et ses dangers. L'environnement avait pris des vies à cause de son rude climat et de son terrain mortel. Charles Stark fut mutilé à la mort par un animal sauvage sur la Lande du Chat Sauvage (Wildcat Heath), qui fut plus tard abattu par son fils John. Carlos Garcia avait péri quand une avalanche l'avait recouvert au Passage de la Tempête de Neige (Snowstorm Pass), et la vallée dans laquelle on retrouva son corps porta son nom. Et John Rudel, le chasseur et l'explorateur le plus doué, fut perdu et présumé mort alors qu'il essayait de trouver un itinéraire infranchissable par l'étendue de Sao Jorge. L'itinéraire bloqué fut cruellement renommé Passage de John le Fou (Mad John's Pass), et la lande qu'il avait découverte plus tôt fut pareillement renommée.

Randles et Kristiansen, avec le fils de Courtenay, Howard, avaient entraîné une douzaine d'hommes en une équipe pour faire appliquer la loi. Ils organisèrent également des soins de santé aux villageois, et furent bien acceptés comme lien essentiel dans le réseau entre les colonies. La société qui se formait sur l'île était paisible, mais comme le nombre d'habitants se développait, des inimitiés et des querelles individuelles éclataient parfois, et on vit la Force de Paix fonctionner avec le mélange parfait de persuasion douce et de bonne humeur.

Cet équilibre parfait fut violemment dérangé pendant une nuit de novembre 2081. La colonie sur les Terres Basses de Redwitch (Redwitch Lowlands) annonça sur la radio de l'île qu'un bateau avait jeté l'ancre à cinq cents yards au large du point des Baleines (Whales Point), et semblait transporter des centaines de personnes. Ils ne savaient pas s'ils étaient armés. Randles organisa les colonies autour de la côte pour observer n'importe quel mouvement du bateau, et les insulaires se préparèrent à toute inévitabilité. Le matin suivant le bateau mit le cap sur l'ouest, autour du Rivage du Sud (Southern Shore), et dans la Baie de la Demi-Lune (Halfmoon Bay), dans laquelle il mouilla, car les cieux s'obscurcissaient. Un orage arrivait.

Les insulaires observaient avec précaution le bateau qui verrouillait ses écoutes alors la pluie arrivait, qui et commençait à être ballotté par la houle. Les premiers pionniers chuchotaient entre eux, se rappelant le gros temps sous lequel ils étaient arrivés, espérant que les visiteurs n'allaient pas connaître le même sort qu'eux. Puis les cieux s'ouvrirent.

Les premiers survivants touchèrent terre une heure après l'aube, et cinq minutes après le grand mât de leur bateau fut couvert par l'océan. Le groupe d'accueil était précédé par l'extrémité d'un fusil, suivi de près par Randles. Les passagers du bateau avaient touché terre n'importe comment, en pensant qu'à leur survie. Ils ne représentaient aucun danger pour l'île, et les canons furent abaissés, pour être remplacés par le confort et la médecine. Presque quatre cents personnes de tous âges et nationalités étaient à bord. Environ la moitié toucha terre.

L'afflux énorme de ces gens, dont bon nombre d'entre eux était blessés, signifia plus de bouches à nourrir et de maisons à trouver. Les insulaires travaillèrent dur à s'occuper des nouveaux venus, dont les contes de mort et de dévastation du continent furent rapidement écartés, convainquant les colons que leur île-mère était le seul asile sûr. Ils apprirent que les gens en Europe connaissaient l'existence de l'île, mais qu'ils avaient supposé qu'elle était inhabitable. Elle avait été appelée Île du Cœur de l'Hiver (Midwinter Isle), un nom qui se propagea rapidement.

L'arrivée des nouveaux venus était mal ressentie par certains, le plus notamment par le professeur Kristiansen, qui fut relégué au second plan par un jeune scientifique doué venant d'Allemagne, qui aida les insulaires à développer des buggies des neiges pour les plateaux et à construire des téléphériques à flanc de montagne. Le professeur s'était retiré de la vie sociale pendant de nombreuses années, vivant dans son laboratoire avec son épouse et ses enfants, et même après que l'Allemand ait été tué lors d'un accident anormal sur une mine de chaleur, le professeur restait peu disposé à rallumer des amitiés.

2089

Cinquante ans après l'impact du météore géant, la vie dans une partie du monde était aussi normale que possible dans un environnement où les températures s'élevaient rarement au point de congélation. Plus de cinquante villages avait été construits, à travers toute l'île, et chacun était la maison de familles, d'amis et de collègues, qui travaillaient à la douzaine de mines de chaleur, aux usines de synthèse qui produisaient du carburant, et aux fermes hydroponiques ou en groupes de chasse. La Force de Paix des Villages Libres avait été moulée en un corps de maintien de l'ordre efficace et amical par Arthur Randles. Il était, cependant, désespérément malade, et comme Amelia ne pouvait pas avoir d'enfants, il n'y avait aucun successeur évident à sa tête. Howard Courtenay, son délégué, était peu disposé à assumer les rênes du pouvoir, et il suggéra que John Stark, fils des premiers pionniers américains, était le meilleur homme pour ce travail. Il était jeune, et il s'était avéré être un officier capable, consciencieux et populaire. À la mort d'Arthur Randles le 5 août 2089, l'île prit le deuil. Les histoires de son commandement pendant la colonisation de Midwinter passèrent dans le folklore.

Amelia Randles en eut le cœur brisé. Elle avait toujours été heureuse de jouer les seconds couteaux auprès de son mari, mais sa mort la laissa avec un profond sentiment de vide et elle commença à penser souvent à sa maison. John Stark, en tant que successeur d'Arthur, prit sur lui de conseiller et de prendre soin d'Amelia, en partie à cause de son sens du devoir, et en partie parce que sa connaissance de l'île était inégalée. Il savait qu'il pourrait apprendre beaucoup d'elle, et utilisa son esprit à de nombreuses occasions quand un problème particulièrement épineux surgissait. Stark se rendit compte que pour être vraiment efficace, le FVFP avait besoin de l'aide des membres ordinaires de la communauté qui serait disposée à servir à côté des officiers de paix au cas d'urgence, et ainsi invita Amelia à l'aider à énumérer les volontaires possibles des villages.

Cependant, Stark fut été étonné par certains des noms qu'Amelia suggérait. Kristiansen pouvait-il être encouragé à revenir dans les rangs ? Gunn resterait-il sobre suffisamment longtemps pour être d'une aide quelconque ? Elle suggéra même Gregory Flint, un petit escroc sans scrupules ! Amelia était résolue.

« Ce ne sont peut-être pas des parangons de vertu, John, mais ce sont tous des personnes charitables », exigea-t-elle.

Le potentiel de force fut renforcé et avec lui la prospérité se répandit sur l'île. La terre avait été entièrement cartographiée, et les emplacements potentiels pour de nouveaux villages et mines de chaleur avaient été trouvés. Le désastre de la météorite se fanait dans les mémoires des colons les plus âgés, mais le rappel constant du climat les amenait de temps en temps à se rappeler les jours difficiles du début de la colonisation. C'était comme si la vie sur terre évoluait encore une fois - mais cet fois, l'homme avait eu le bénéfice de la technologie moderne et une liste complète des erreurs d'autrefois à apprendre.

2095

Pendant que les années passaient, les habitants de Midwinter devenaient de plus en plus certains qu'ils étaient la seule terre paisible laissée sur terre. Ils souhaitaient la bienvenue à des réfugiés et aidaient la plupart d'entre eux avec enthousiasme pour établir des colonies et pour leur créer une nouvelle vie sur l'île.

La majeure partie de la population indigène avait émigré vers le nord-ouest de l'île où les lits volcaniques étaient plus accessibles. La vie était plus agréable près des mines de chaleur. Pendant que la population se développait, le coin du sud-est de l'île commença à loger de plus en plus de nouveaux colons, dont les attitudes envers la vie avaient été souvent corrompues par leurs expériences sur les continents. Certains étaient offensés par le style de vie qu'avaient connu Stark et son peuple au cours des dix dernières années. Les inimitiés et les conflits étaient plus banals dans la région qu'ils étaient venues habiter, mais la force de paix concentrait son attention ailleurs, tournant un œil aveugle à beaucoup de choses qui se passaient autour de la Caverne Brillante (Shining Hollow). Stark avait entendu des rumeurs selon lesquelles un individu se faisant appeler General Masters essayait d'installer une force alternative de l'application de loi dans les villages du sud-est. Tant que Masters restait où il était, et que les villages libres n'étaient pas affectés, Stark pensait qu'il laisserait les choses suivre leurs cours.

2099

Le Général Masters se crispa.

« Des prisonniers ? » demanda-t-il, « bien sûr que nous faisons des prisonniers, De Falco. »

Le Colonel De Falco parut à la fois surpris et déçu. Le Général sourit brièvement avant de continuer.

« J'ai besoin d'une victoire rapide, De Falco. Nous avons des limitations en carburant, des limitations en munitions. Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour encourager la reddition. Nous prendrons des prisonniers et nous les traiterons bien. Est-ce compris ? »

De Falco inclina brusquement la tête.

« Il n'y aura aucune exécution, monsieur », dit-il.

« Et aucune expérience, De Falco », siffla Masters.

« Non monsieur. Aucune expérience. »

Masters regarda par la fenêtre.

« Quand Midwinter sera à moi, De Falco, il y aura de grandes fêtes. Je conduirai mon triomphe à travers tous les villages dans l'île ! Pour l'instant, c'est le moment d'avoir affaire à nos prisonniers. C'est de discipline que ces gens ont besoin, De Falco, de discipline ! »

□

« John ! »

Stark pivota et, de surprise, tomba presque de son tabouret.

« Kristiansen ! Que c'est agréable de vous voir ! » laissa échapper Stark, incrédule devant la présence du professeur ermite dans l'auberge de Marianbad.

« À quoi devons-nous le plaisir ? » ricana Courtenay. Les trois hommes s'observèrent, sachant que Kristiansen avait peu de temps pour l'un ou l'autre des officiers de la FVPF.

« John, je suis un peu inquiet. Veuillez écouter ce que j'ai à vous dire attentivement », chuchota le professeur les lèvres pincées.

« Allez-y. Quel est le problème ? » demanda Stark, sans enthousiasme.

« J'ai essayé d'entrer en contact avec les stations de radio dans le sud-est. Cela m'a pris trois heures pour y arriver. »

« Probablement juste des difficultés locales avec le temps », gesticula le capitaine.

« Je pense pas », insista Kristiansen. « Tandis que j'essayais de trouver une fréquence ouverte j'ai surpris quelque chose qui m'a secoué. »

« Dites-m'en davantage », grogna Stark.

« Le premier message était faible et parasité. Ça ressemblait à 'Sierra Garcia entièrement calme. Un officier de paix seulement.' La réponse est venue forte et clair : 'Message reçu. Procédez à l'opération 'Tempête de Neige' comme prévu.' »

LE JEU

Le Capitaine John Stark skia vite et silencieusement en bas d'une pente raide. La facilité avec laquelle il se déplaçait démontrait sa force et capacités. Il était un véritable expert. On pourrait pardonner à un innocent spectateur, observant Stark ce jour-là dans le désert de glace hivernal de Midwinter, de croire que Stark se réjouissait simplement de ses prouesses sportives. Mais il n'était pas dehors pour le plaisir du sport.

Il voyageait avec un but ; le destin de Midwinter reposait sur ses épaules et en dépit de toute sa force, c'était une responsabilité qui lui pesait lourdement. Stark connaissait bien ce paysage - il le connaissait, l'aimait et le respectait. Mais il ne pouvait trouver aucun plaisir en lui tandis que la population qu'il servait était menacée d'exclavage.

À ce moment, Stark était un homme obsédé par la haine et la crainte, et cette haine et cette crainte pouvaient se résumer en deux mots : Général Masters. Il détestait Masters d'avoir retourné l'environnement de Midwinter contre lui.

Toute sa vie il s'était senti chez lui dans ce terrain. Il ne faisait qu'un avec le paysage arctique. Maintenant à cause de Masters il se sentait seul, isolé et exposé. Les collines et les vallées au manteau de glace n'étaient plus une source de beauté. Elles gelaient les obstacles qui entravaient ses mouvements avec malveillance.

Il détestait Masters pour le maintenir éloigné de Sarah. C'était à cause de Masters qu'il avait passé des jours, parfois des semaines à patrouiller la frontière du sud-est. Il détestait Masters pour sa cruauté et il le craignait aussi. Il avait peur pour les personnes paisibles de Midwinter. Que leur arriverait-il si Masters les envahissait ?

Dans son cœur, Stark savait que ce n'était pas « si » mais « quand ». Comment allait-il faire pour protéger la population entière avec une force de 19 officiers de paix, lui compris ? Si le pire appelait le pire, il y avait seulement environ une douzaine de civils sur qui il pouvait compter - et la moitié d'entre eux ne parlait pas à l'autre moitié. En fait, certains d'entre eux ne voulaient même pas lui parler à lui !

Il avait peur pour Sarah. Sarah l'infirmière, Sarah la guérisseuse. Si Midwinter était prise, quel destin Masters lui réserverait-il ? Stark skia pendant plusieurs miles. Il y avait beaucoup de montées, et il commençait à être fatigué. Il venait tout juste de grimper tout en haut d'un mur de neige presque vertical, arrivant à un petit plateau où seul poussait un sapin. Il était si fatigué qu'il commençait à avoir un voile devant les yeux - il devait se reposer, où il perdrait complètement connaissance.

Il se reposa contre le tronc d'arbre pendant dix minutes et graduellement sa vision revint à la normale. Il regarda sa montre. Il était juste midi. L'heure de contacter son équipe pour le rapport de la situation comme toutes les deux heures. Au cours des derniers jours, même cette simple tâche était devenue une corvée. L'air était rempli d'électricité statique. Les messages devaient être répétés à plusieurs reprises avant qu'ils aient été compris. Le Professeur Kristiansen, le scientifique revêtu de la Vallée de Diamant (Diamond Valley) avait averti Stark que Masters bloquait le réseau radio des personnes libres. Juste pour une fois, Stark espérait qu'il ce n'était qu'une autre tentatives de Kristiansen pour l'agacer. Si le réseau était bloqué, l'invasion était imminente.

Strak prit la radio de son sac à dos et la régla sur la fréquence de Garcia. Il commençait toujours par Garcia dont la station était la plus proche de la frontière de Masters. L'indicateur sur l'émetteur montrait que la fréquence correcte avait été choisie mais au lieu de la voix amicale de Garcia répondant avec son indicatif d'appel, la radio de Stark émit un sifflement aigu et perçant. Bien que surpris, Stark n'était pas excessivement inquiet. Les transmissions avaient été mauvaises. Cependant, la demi-heure suivante, Stark essaya de contacter plus de 30 stations. Personne sur Midwinter ne recevait ou ne transmettait de messages radio. Pour la première et la dernière fois dans sa vie, Stark ressentit une terreur mortelle.

L'invasion avait commencé. Il était tout seul dans le désert. Il n'avait aucune communication radio, aucun buggy des neiges, aucun deltaplane. Ça ne pouvait pas être pire. Stark se reprit. On l'avait fait chef de la Force de Paix des Villages Libres en raison de ses qualités en tant que chef, et en chef il réagirait. Il était maître de son destin !

Il remballa sa radio et s'apprêta à repartir. Il avait juste atteint le bord du plateau quand il entendit le bourdonnement d'un moteur aéronautique. Regardant au-dessus de lui, il vit un petit avion télécommandé. La chose suivante qu'il connut fut l'enfer qui se déchaînait. À sa gauche un groupe de bombes de mortier explosait. Il se déplaça vers la droite et un autre groupe de bombes le cerna. Il avait des ennuis.

L'ennemi s'était déplacé avec une vitesse étonnante et l'avait attrapé dans l'ouverture. Le planeur indiquait sa position pour le bombarder d'en bas. Le shrapnel volait tout autour de lui, mais il n'était pas blessé. S'il ne faisait pas quelque chose rapidement il serait mort. Il prit le fusil de snipe standard de son dos et visa soigneusement. Un tir et le petit avion explosa avec un flash lumineux et un bang. Rapidement Stark grimpa à l'arbre et regarda dans sa lunette télescopique.

Dans le lointain, sortant de la brume perpétuelle de Midwinter, s'approchait l'un de véhicules d'attaque de Masters. Plus embêtant, Stark pouvait voir tout à fait clairement qu'il venait de lancer un missile guidé et il semblait raisonnable de penser qu'il venait à sa rencontre.

Stark réévalua sa situation fâcheuse avec une froide détermination. Il devait contacter rapidement ses hommes et organiser la résistance. Il regarda sa carte et établit le meilleur itinéraire vers diverses stations. Avec de la chance il y arriverait avant que l'ennemi ait eu une chance de frapper durement.